



JOSÉ CARDOSO PIRES.
Derrière les mythes morts.

ETRANGER

La solitude portugaise

« *Le Dauphin* », par José Cardoso Pires. Gallimard, 244 pages, 18 F.

Il est difficile d'être portugais quand on refuse les pièges de l'exotisme ou les ferveurs de la contestation politique. C'est pourtant ce chemin difficile qu'emprunte José Cardoso Pires, à la recherche d'un pays, le sien, où une écorce impénétrable semble recouvrir les gens, les choses et l'Histoire.

Un homme, un écrivain, enquête sur un fait divers où son rôle lui restera jusqu'à la fin obscur. Mais ce fait divers, c'est la vie même, l'envers et l'endroit des êtres, la clarté apparente et la nuit vraie. Comme Robert Pinget ou Claude Simon, errant dans le temps pour disloquer les humbles visages, José Cardoso Pires s'efforce de dessiner les frontières d'une existence qu'on pourrait nommer et décrire parce qu'elle obéirait à son exigence propre.

Des signes. Mais la réalité est absente. Les hommes et les femmes disparaissent sous des masques indéchiffrables, la terre est comme le ciel, une étendue lisse que déforment les rêves de chacun ; les événements, toutes les choses de la vie où s'enferment les jeux du désir, de l'orgueil et de la mort, sont seulement des signes, des repères, insignifiants dans leur opacité et qui dessinent dans l'indifférence le rythme des jours et des saisons.

C'est l'image même de cette solitude portugaise où les êtres sont condamnés à se cacher à eux-mêmes et à se cacher aux autres. Leur existence s'enclôt

dans un univers mythique élaboré par des siècles de silence, d'oppression pieuse et d'exil intérieur. Le narrateur, comme la jeune morte dont le cadavre flotte quelque part dans les marais, comme le « dauphin » son mari dont la disparition reste mystérieuse, comme le valet qui règne sur les chiens et les chevaux, semble sortir d'une de ces sombres églises baroques où le génie étrange de tout un peuple a figuré les horreurs et les somptuosités de son délire, où le blanc du linceul se mêle au rouge vif du sang crucifié.

Les voici sur le parvis, ce parvis qui est le monde vrai, celui de la peine, de la souffrance et de la joie quotidiennes, mais leurs yeux, habitués aux ténèbres, sont éblouis et, dans le soleil du jour, ils ne sont plus qu'un regard aveugle. Comment traverser cet imaginaire sclérosé, cette sédimentation déposée dans l'âme portugaise par une longue histoire vécue contre les bruits et les fureurs, les espérances et les inventions du monde vivant ? Comment découvrir les hommes derrière les mythes morts, la terre chaleureuse derrière le décor blafard des destins indifférents ? Telle est l'interrogation ultime, peut-être, de José Cardoso Pires.

Des écritures. C'est pourquoi compte moins le récit lui-même, faux comme la vie en ce Portugal déchiré entre le passé et le futur, que les « écritures » successives, enquêtes, monologues, dialogues, journal, grâce auxquelles le romancier espère traquer ce paysage obscur pour le dépouiller de ses sortilèges.

José Cardoso Pires rejoint par là tous ceux qui, aux confins du monde du roman expérimental, tentent de découvrir un nouveau corps romanesque, au risque de découvrir que ce corps, plus que jamais, demeure inaccessible.

CLAUDE METTRA ■